1

– Maudits pêcheurs d'eau douce ! Et ça se dit pirates ? hurla le capitaine Barracuda depuis le pont. Je vous jure que celui qui abandonne son poste, je le pendrai au mât de misaine par les pouces.

Tout l'équipage de *La Croix du Sud* se recroquevilla de peur dans ses bottes. Barracuda était le pirate que craignaient les pirates eux-mêmes. Il était intelligent, cruel, et s'enorgueillissait de ne pas avoir d'amis. Son visage était couvert de cicatrices, et il n'avait plus de main gauche. À la place, il portait un énorme crochet rouillé. Personne n'avait jamais osé lui demander comment il l'avait perdue, du coup de nombreuses légendes circulaient à ce sujet.

– Mais, Capitaine… osa Nuño, un vieil Espagnol qui avait sillonné toutes les mers du globe. Ça fait plus de dix jours que nous naviguons ; il n'y a pas la moindre trace de cette maudite île de Kopra. Les hommes commencent à douter qu'elle existe réellement. Peut-être devrions-nous rebrousser chemin…

Les pirates se mirent à vociférer, à protester et à jurer en espagnol, en portugais, en néerlandais, en français et en anglais. On entendit tant de jurons dans tant de langues qu'il serait impossible de tous les reproduire ici.

– Par tous les diables de la mer ! beugla Barracuda en cognant le timon avec son crochet. Si vous n'arrêtez pas de crier, je vous envoie nager avec les requins ! Je vous dis que cette île existe ! Et qu'elle est là, sous vos narines malpropres ! Ce bateau ira à Kopra, même si pour cela je dois l'y conduire seul ! Celui qui ne veut pas venir n'a qu'à rentrer à la nage à Maracaibo ! Je ne tolérerai pas de mutinerie à bord !



À ce moment-là, Deux-Dents hurla depuis le sommet du grand mât :

– Terre en vue ! Là, à bâbord ! Oui ! Terre !

Pendant quelques instants, un profond silence régna, tellement profond qu'on eût pu entendre trotter un cafard.

– Lâchez la grand-voile ! ordonna le capitaine Barracuda à pleine voix. À vos postes, maudite bande de harengs !

Tous les pirates du bateau commencèrent à courir d'un bord à l'autre du pont, comme s'ils étaient devenus fous. Parmi eux, un jeune mousse aux yeux verts, le visage criblé de taches de rousseur, poil de carotte aux boucles folles, tirait sur les amarres qui retenaient la voilure. C'était moi. J'avais environ onze ans, et je faisais partie de cet équipage depuis trois ans. Nuño m'avait recueilli dans un port d'Hispaniola, où j'avais été abandonné à mon sort – je ne me souviens plus quand – et les autres m'avaient permis de rester.

Au début, je nettoyais le poisson, j'aidais en cuisine, et je lavais le pont. Sans rechigner. C'est pour cela que ces hommes finirent par me traiter avec ce qui pourrait s'apparenter à de la tendresse (façon pirate, entendons-nous bien : pichenettes sur le crâne, tirages d'oreille, calottes à tour de bras). Petit à petit, ils acceptèrent de m'apprendre le métier. Personne ne savait comment je m'appelais ; moi-même, je ne m'en souvenais pas. Ils m'appelèrent donc Feu-Follet (à cause de mes cheveux rouges), et on n'en parla plus.

C'est pourquoi si jamais au hasard de ces pages vous lisez « nous débarquâmes » ou « nous nous jetâmes dans la bataille », ne croyez pas que j'exagère ou que je mens. J'étais là. Ah, et vous avez vu comme je maîtrise le passé simple ? Je trouve ce temps idéal pour mon récit.

Mais revenons à notre histoire : nous arrivions…

L'île de Kopra était, comme l'avait expliqué Barracuda, à peine un petit pâté de sable perdu au milieu de l'océan. Nous approchâmes le bateau jusqu'à ce que la quille touche le fond, puis nous mîmes les barques à l'eau. Là, serrés comme des sardines, nous ramâmes jusqu'à la plage.

Nous débarquâmes alors, cinquante-trois pirates, sur ce petit îlet. Je peux vous dire que c'était plein à craquer. Même plus la place de tomber si on trébuchait. Le capitaine exigea que nous nous dispersions avec de l'eau au moins jusqu'aux chevilles tout autour de l'île. Nous nous exécutâmes. Alors, Barracuda commença à parcourir le site à grandes enjambées, en comptant ses pas : dix au sud, dix à l'est, cinq au nord, deux roulades sur l'épaule gauche, et deux sauts de sa patte folle vers l'arrière. Boasnovas, que nous appelions le Portugais ou le Borgne (car il était les deux), eut envie de rire, mais se retint. Ce n'était pas le moment de se moquer.

– C'est ici ! indiqua le capitaine en marquant le sol d'une croix avec son crochet. Juste ici ! Commencez à creuser !

Il fallut nous organiser en équipes : pendant que deux creusaient, deux autres balançaient à la mer le sable qui

était extrait du trou. Vu le manque de place, pas moyen de faire autrement. Personne n'imaginait qu'une si petite île puisse être aussi profonde, mais il nous fallut sept équipes de deux hommes chacune pour que finalement une des pelles cogne quelque chose de dur, et les efforts conjugués de cinq gaillards furent nécessaires pour sortir la chose du trou.

C'était un énorme coffre noir, qui pesait tant qu'on eût pu croire qu'il contenait les Antilles néerlandaises tout entières. Cinquante-deux paires d'yeux (plus un pour le Borgne) se braquèrent dessus. Si Barracuda disait vrai (et jamais personne ne l'avait surpris à mentir), ce jour, tous ces hommes allaient devenir riches à en avoir la nausée. Tellement qu'ils pourraient laisser tomber cette vie de galère à sillonner les océans, si tel était leur désir.

